



DON BÉNITO JUAREZ

## SECONDE PARTIE

### PROGRÈS RÉALISÉS

#### I

#### Littérature, Sciences et Arts.

La simple lecture des pages précédentes suffit pour acquérir la conviction que les victoires très importantes, nous dirons mieux, décisives, gagnées à Técoac et aux Adobes par le général Porfirio Diaz et ceux qui le secondaient ne furent pas seulement le triomphe matériel d'un parti politique, mais la clôture définitive des guerres intestines et le commencement d'une ère attendue depuis si longtemps et avec quelle anxiété! une ère de calme, de tranquillité et de liberté, durant laquelle devaient se réaliser des progrès de tous genres. La politique inaugurée durant la présidence de Porfirio Diaz fut une politique de patriotisme sincère, à l'ombre de laquelle les germes de la richesse morale et matérielle qui existaient de tout temps dans le pays, ont pu acquérir un rapide développement.

— A moins de fermer obstinément les yeux à l'évidence, il est impossible de méconnaître l'accroissement admi-

rable obtenu dans un espace de temps aussi restreint dans toutes les multiples manifestations de l'activité humaine, mais non toutefois avec une rapidité égale et un même degré pour chacune d'elles.

Les beaux-arts et la littérature, par exemple, ont pris un essor moins rapide que les industries diverses et les sciences qui s'y appliquent, mais il n'y a rien dans ce fait, que l'on a vu se reproduire constamment dans l'histoire de tous les peuples, qui puisse jeter une ombre sur l'avenir, il n'y a là rien de surprenant. La poésie, la peinture, la musique, toutes ces choses que nous groupons en général sous le vocable des beaux-arts, sont les ennemis déclarés de la guerre; le tumulte des batailles les oblige à fuir et à se tenir cachés bien longtemps encore après la cessation du branle-bas des combats.

L'agitation est non seulement hostile aux arts, elle paralyse également le commerce et l'industrie; mais comme il y a dans ces signes infaillibles de la civilisation quelque chose qui répond aux nécessités matérielles de la vie, ils ne tardent pas à reparaitre sur la scène, d'où, pour parler plus exactement, ils n'ont, de fait, jamais disparu complètement. Ils s'affaiblissent, ils languissent, ils semblent prêts à mourir, mais ils survivent quand même aux assauts les plus rudes des révolutions.

Les beaux-arts satisfont à des nécessités et réalisent des aspirations d'un caractère tout à fait différent, non moins digne d'attention assurément et même plus élevé que les arts industriels, mais leur aiguillon est moins pressant et pour leur entière satisfaction il est indispensable d'avoir, comme condition accessoire, le repos d'une paix durable, le bien-être d'une existence assurée.

C'est pourquoi, dans l'histoire de tous les peuples, l'apparition des beaux-arts accuse déjà un état évident de civilisation et de culture; c'est pourquoi aussi, quand un pays déjà civilisé, qui a été durant quelque temps le théâtre de guerres sanglantes et de perturbations profondes, voit enfin renaître la paix et reflorir des jours de tranquillité et de repos, ces industries et ces arts, auxquels on pourrait bien justement donner le nom d'industries et art de la paix, ne tardent pas à réapparaître dans le même ordre: d'abord ceux dont l'objet répond à une nécessité matérielle évidente; ensuite, tous ceux qui réalisent et satisfont les aspirations de l'esprit.

Nous intervertirons cet ordre dans notre rapide revue et nous laisserons de côté, quant à présent, tout ce qui a trait aux progrès matériels.

Antérieurement à l'année 1867, l'état de désorganisation, que nous avons essayé de retracer, fut un obstacle absolu à la marche en avant du mouvement artistique et littéraire du pays. Si quelques rares manifestations de ce mouvement se firent jour de temps en temps à Mexico, personne n'y attacha la moindre attention, et elles passèrent inaperçues au milieu des épreuves de la lutte et du fracas des combats,

Mais en 1868, après l'exécution de l'empereur Maximilien, ces manifestations commencèrent à être plus fréquentes, d'une durée plus grande, d'une renommée plus étendue. En peu de temps, ce mouvement littéraire et artistique, commencé avec timidité, acquit un lumineux éclat; cela devait arriver. Après la guerre et ses désastres, les doux épanchements de la littérature et de la poésie; à la suprématie absorbante des arts de la

guerre, il est de règle invariable que doit succéder la renaissance des beaux-arts.

On vit se fonder des sociétés scientifiques qui établirent des centres littéraires; et se créer des académies, des athénées et des cercles artistiques; on vit apparaître un grand nombre de publications périodiques illustrées; enfin se multiplia de toutes parts les manifestations de cette grande vie littéraire qui pendant si longtemps était demeurée comme à l'état latent chez les Mexicains.

Les sociétés qui existaient déjà se réorganisèrent avec un nouvel élan. La plus importante de toutes, connue sous le titre de *Société mexicaine de géographie et de statistique*, fondée en 1833, jouissait depuis longtemps à l'étranger d'une grande renommée comme corporation scientifique très importante. La nouvelle organisation de cette société l'a transformée, peut-on dire, en une véritable école polytechnique, puisque son programme d'étude embrasse aujourd'hui presque toutes les sciences. Elle possède une bibliothèque qui contient plus de six mille volumes spéciaux et une collection de cartes géographiques de cinq cents cartes murales et de plus de quatre mille autres de diverses grandeurs.

A côté de cette société dont la réorganisation peut être considérée comme une véritable renaissance, il s'est constitué dans la République mexicaine un certain nombre d'autres sociétés scientifiques. Nous citerons la société d'*Histoire naturelle* et l'*Académie de médecine* qui, à l'heure qu'il est, se trouvent en relation avec toutes les principales sociétés du même genre existant dans l'ancien et le nouveau monde.

Les associations fondées au Mexique durant les pre-

mières années du triomphe définitif de la République, de même que celles qui existaient antérieurement et se réorganisèrent alors, revêtirent, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un certain caractère encyclopédique tout à fait conforme au programme d'enseignement alors en vogue. Le même fait s'est reproduit exactement dans presque tous les pays; l'Espagne entre autres où les Athénées ont conservé presque toujours un caractère scientifique et littéraire et où les cercles littéraires, ont toujours été en même temps littéraires et artistiques.

C'est seulement lorsque les études scientifiques ont acquis un grand accroissement, lorsqu'on a approfondi beaucoup de choses dans l'ensemble et la spécialisation de matières qui constituent le savoir humain, que se fonde dans chaque branche de la science et même dans chaque rameau de ces branches, des sociétés qui se consacrent à leur développement respectif. C'est alors seulement que naissent les académies juridiques, les académies de médecine, les académies de sciences exactes, les associations de journalistes et les sociétés d'auteurs dramatiques. Mais avant d'en arriver là, nous le répétons, il est d'observation constante que les premières sociétés fondées dans un pays qui recommence, après un long temps, à jouir des douceurs du repos, tiennent ce caractère encyclopédique qui permet l'entrée dans leur sein au plus grand nombre possible d'associés et qui facilite une plus grande variété à ces travaux.

Il existe néanmoins au Mexique une société d'un caractère unique et exclusivement littéraire. On la connaît sous le nom de *Liceo Hidalgo*, et semblable au phénix de la fable, elle est maintes fois sortie rajeunie de ses cendres; obligée par les circonstances de cesser

de fonctionner, elle réapparaissait ensuite avec une organisation analogue ou différente, mais toujours avec le même caractère de société littéraire.

En un mot, la poésie et les beaux-arts ont toujours eu au Mexique, même aux moments les plus terribles de ses luttes sanglantes, de nombreux et distingués défenseurs. Des poètes inspirés d'un souffle vigoureux et d'une imagination fertile ont enrichi le parnasse mexicain de leurs odes pindaresques, de leurs jolis madrigaux, de leurs tristes élégies, de leurs chansons sentimentales et amoureuses. Il n'existe certainement aucun genre de poésie, spontanée, élevée, gracieuse, légère ou ciselée dont on ne puisse trouver parmi les poètes mexicains un excellent modèle.

Il est évident que chez un peuple vivant dans de telles conditions, la poésie lyrique ne pouvait être la seule à jeter de l'éclat sur le Mexique; lettrés savants, professeurs studieux, profonds observateurs, ont également cultivé le roman et la critique, le drame et la comédie de genre.

De ces hommes illustres qui ont donné un lustre glorieux à leur patrie et dont les œuvres de quelques-uns feront l'éternel honneur du pays qui leur a donné la vie et les a mis en relief, poètes lyriques, auteurs dramatiques, romanciers, journalistes, on peut former deux groupes parfaitement distincts : l'un comprenant ceux qui ont vécu à une époque antérieure à l'année 1868; l'autre, tous ceux qui se sont fait connaître dans leur pays ou à l'étranger depuis cette dernière époque.

Parmi ceux qui brillent d'un éclat particulier dans le premier groupe, il est juste de mentionner Guillermo,

Prieto, le chantre du *peuple* et de la *patrie*; José M. Esteva, Sébastian de Segura, José M. Roa Barcena, Altamivano, Cuellar, Riva Palacio, Chavero, et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue.

Nous ferons figurer par droit de conquête, parmi ceux qui forment le second groupe, les noms estimés de Acuña, Flores, Peza, Zayas Enriquez, Rodriguez Rivera, Santa-Maria, Plaza, Paz, Péon Contreras, Cuenca et beaucoup d'autres.

Si la simple énonciation des noms des lettrés, des auteurs dramatiques, des poètes et des romanciers qui ont vu le jour au Mexique ou y florissent actuellement, devait remplir plusieurs pages de ce livre, nous pouvons ajouter que pour enregistrer les titres (seulement les titres) des œuvres poétiques exquises, des nouvelles gracieuses, des comédies spirituelles et des productions poétiques de tous genres, nous aurions besoin d'un volume entier.

La littérature mexicaine compte à l'heure présente d'inestimables et nombreuses richesses que bien certainement, dans un avenir rapproché, se chargera de collectionner un éditeur intelligent, un critique érudit doublé d'un patriote enthousiaste des gloires de son pays. On verra alors dans cette œuvre, qui sera en même temps une œuvre de critique et d'histoire littéraire, combien il est vrai, comme nous l'avons affirmé plus haut, qu'il a existé et qu'il existe au Mexique d'excellents poètes, de bons auteurs dramatiques et des écrivains humoristiques ou légers, genre dans lequel se sont fait un nom tant d'hommes de lettres européens de la génération actuelle.

Ce n'est pas seulement dans les œuvres de cette caté-

gorie que nous voyons figurer, en bonne place, et même occuper un rang distingué, les écrivains du Mexique. Il existe, également dans la littérature de la florissante République des travaux d'une plus grande envergure et qui n'ont pas pour but exclusif le culte de l'idéal. Il existe, par exemple, un livre très connu, intitulé *l'Histoire de l'Assistance publique au Mexique*, écrite par don Juan de Dios Peza, et qui est très digne de l'accueil favorable qu'il a reçu. Non moins remarquables, et non moins appréciées sont diverses œuvres de don Manuel Orozco y Berra, toutes importantes et d'un grand intérêt, et parmi lesquelles les connaisseurs du pays et les critiques étrangers citent en particulier la *Géographie de la langue du Mexique*, *l'Histoire de la géographie*, *l'Histoire de la ville de Mexico*, et enfin celle que l'on peut considérer comme l'œuvre maîtresse, comme le travail fondamental de l'auteur, la très importante *Histoire du Mexique*. C'est une histoire générale rédigée à la moderne, et qui comprend tous les événements arrivés depuis les temps primitifs jusqu'à la guerre de l'Indépendance, dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous ne saurions omettre de mentionner, dans cette rapide revue, les ouvrages de droit tels que les *Droits de l'homme*, le *Code de la réforme*, et *l'Institution du droit civil* publiés par de savants jurisconsultes.

Dans un autre ordre de publications, nous avons encore, qui méritent d'être cités par nous et favorablement accueillis par les hommes de sciences, l'excellent *Atlas géographique de la République mexicaine*, et le *Tableau géographique, statistique, descriptif et historique des États-Unis mexicains*, publiés par don Antonio Garcia Cubas, auteur à qui l'on doit aussi un très curieux et

très intéressant travail qui a attiré vivement l'attention de ceux qui se vouent passionnément à certaines recherches, c'est *l'Etude comparative des pyramides d'Egypte et de celles de Teotihuacan*.

Don Manuel Rivera Cambas s'est fait connaître avantageusement par son livre : *Histoire des gouvernants du Mexique*, et par plusieurs autres non moins recherchés. Nous pourrions citer également beaucoup d'autres publicistes, auteurs de travaux très estimables, qui donnent une idée exacte du degré de culture auquel ont atteint, en un très petit nombre d'années, les laborieux et célèbres écrivains mexicains.

Au Mexique, pays qu'avec une grande justesse un illustre écrivain français a qualifié de « terre par excellence de la civilisation et des arts en Amérique », ont été cultivés dès la plus haute antiquité, la peinture, la sculpture et l'architecture qui avait atteint une perfection surprenante, à une époque très primitive, et aussi la musique, bien qu'en ce dernier art les progrès fussent bien minimes.

La plus grande partie des peintures de ces époques sont conservées dans les musées; ce sont les portraits de rois et d'empereurs ou la reproduction des divinités anciennes. Dans la plupart de celles-ci, les corps sont représentés de face, et les têtes de profil, mais de manière à laisser voir les deux yeux des personnages représentés. Peut-être la préoccupation quelque peu superstitieuse, dont l'artiste a dû s'inspirer exclusivement pour ses tableaux de scènes religieuses et ascétiques, a-t-elle paralysé le développement de la peinture en ces temps de renaissance artistique, où la littérature et la poésie ont fait un pas gigantesque; et cette préoccupation qui

a exercé une influence pernicieuse sur la marche de la peinture, a peut-être été aussi un obstacle aux progrès réalisés par la sculpture et l'architecture.

Précisément le Mexique est, entre tous les peuples américains, celui qui a vu naître et grandir, dans les temps les plus reculés, une sculpture et une architecture qui lui soient propres et le caractérisent, tels que temples, sépultures, ponts, aqueducs, forteresses, etc., dont est couvert le pays et plus spécialement le Yucatan. C'est là que l'on peut voir la preuve évidente de l'instinct artistique d'un peuple qui, nous l'avouons sans ambage, au milieu du mouvement général de progrès et de culture si heureusement commencé dans les autres manifestations de l'art, paraît lent et paresseux en ce qui touche à la peinture et à la sculpture.

Nous avons indiqué déjà les causes qui, à notre avis, ont produit ce phénomène, causes qui nous paraissent devoir s'effacer dans un avenir très prochain, car l'inspiration et le talent rompent, ou, pour mieux dire ont déjà commencé à rompre les entraves nombreuses par lesquelles la coutume invétérée, la tradition et peut-être le fanatisme religieux s'obstinaient à l'entraver. Ayant brisé les liens qui s'opposaient à leur essor, ils donneront certainement des résultats analogues à ceux que nous avons signalés pour la poésie.

Ce n'est pas que nous manifestations dans cette affirmation la seule espérance de voir les désirs réalisés et que l'avenir pourrait se charger de faire évanouir, non; l'expérience conforme en ce cas, comme elle doit l'être toujours avec les conclusions rationnelles de la logique, a confirmé notre croyance. Depuis plusieurs années déjà, la République mexicaine compte des peintres

comme Parra qui a produit le splendide tableau : *Fray Bartolomé de las Casas* et comme Obrégon, auteur de la toile non moins remarquable : *la Découverte du Pulque*.

Or, si la peinture compte déjà des représentants de valeur, il faut citer aussi comme sculpteurs de talent les frères Islas, auteurs très connus du tombeau de Juarez et de la statue de Hidalgo, deux très belles œuvres.

On comprendra parfaitement, d'après ce que nous venons d'exposer plus haut, que la peinture mexicaine ne soit pas encore parvenue à former une école qui lui soit vraiment propre, à cette époque de sa renaissance. Mais, pour nous, il est évident qu'elle arrivera à en former une promptement, si, comme il semble probable, ses maîtres contemporains et leurs disciples continuent à suivre la voie dans laquelle ils se sont résolument engagés.

Pour l'architecture, le Mexique possède une école nationale des Beaux-Arts qui s'appelait auparavant Académie de San Carlos, prenant pour patron celui du roi don Carlon III qui, en l'année 1781, avait fondé dans la capitale de l'immense possession espagnole la première école de peinture et de sculpture.

Antérieurement à cette fondation, il n'avait existé au Mexique que des ateliers particuliers où se donnaient l'enseignement nullement soumis à aucun programme officiel. En nous occupant, dans la troisième partie de cet ouvrage de chacun des États de la République en particulier, nous aurons sur notre route l'occasion de parler des œuvres d'architecture qui méritent mention, nous nous dispenserons donc de le faire ici.

Si grand est au Mexique l'amour de la musique et si ardent l'enthousiasme avec lequel le naturel du pays s'attache à ses mélodieuses expressions que, selon l'opinion d'un écrivain très autorisé, cet art brille au « détriment souvent des arts plus utiles ou plus nécessaires ».

Le gouvernement, pour sa part, favorise ce goût du pays en soutenant un conservatoire et en entretenant des professeurs de musique dans les écoles d'enseignement secondaire.

Ce goût, l'étude et des aptitudes naturelles ont produit des œuvres musicales de mérite et des artistes distingués. Parmi eux Béristain, Baca, Paniagua et Meneses, auteurs d'opéras ; Aniceto Ortega, Jérónimo Vazquez, Pérez de León, Morales, Ytuarte et nombre d'autres qui ont composé des œuvres populaires. Il y a un grand nombre d'instrumentistes qui jouissent d'une véritable réputation, et il ne manque pas de chanteurs originaires du Mexique, qui ont recueilli en Europe et en Amérique une abondante moisson de triomphes mérités ; aux premiers rangs étincellent M<sup>me</sup> Peralta et M<sup>lle</sup> Rosa Palacios.

## II

### Services publics.

*Instruction et assistance publiques. — Chemins de fer. — Télégraphes Postes. — Vapeurs. — Armée et marine. — Garde rurale.*

On doit facilement se faire une idée de l'état dans lequel devaient se trouver les services publics au Mexique, durant les années antérieures à 1876. On combattait alors, tantôt pour la possession du pouvoir, tantôt pour la défense de la patrie contre la coalition des envahisseurs étrangers, mais cette lutte perpétuelle, permanente, de tous les jours et de toutes les heures, sans repos ni trêve, consume fatalement toute la vigueur et toutes les énergies d'un peuple ; il aspire avant tout et surtout à recouvrer son indépendance perdue, à revendiquer son autonomie nationale.

Le courage des citoyens, l'activité des soldats, l'intelligence des gouvernants, la science des hommes d'État, tout ce qu'il y avait de forces vives sur la terre mexicaine, tout ne tendait qu'à une seule fin, à la réalisation d'un idéal unique : reconquérir le sol de la patrie. On ne pensait point à autre chose et il n'eût pas été possible d'attirer l'attention sur un autre objet.

Il n'est pas difficile de comprendre, que dans de telles conditions, durant le cours de ces années de guerre, non seulement il ne se créa pas de nouveaux services